

Le livre par qui le scandale arrive

Le suicide — sujet douloureux entre tous... Mais, à partir du moment où un ouvrage prétend en donner le « mode d'emploi », le déchaînement des passions était prévisible. Peut-on décrire sereinement, ob-jec-ti-ve-ment, cette polémique ? Marie Muller a préféré prendre tous les risques, y compris celui de s'y impliquer



Une réunion de l'association Exit à Londres
Le courage et la bonté d'écouter jusqu'à la mort

■ Que deviennent les vieilles hôtesse de l'air ? Que deviennent les vieilles et les vieux n'importe quoi ? Que deviennent les vieux danseurs mondains ? Ils perdent leurs valseuses. J'ai lu ça quelque part (1). Et moi, quand je serai grasse et vieille et plus très maline ? Vaut mieux pas y penser.

J'y pense sans arrêt. J'essaie de m'y habituer. J'observe dans la rue des très vieux très écroulés qui font leurs courses à tous petits pas glissants. Je courbe le dos, je marche comme eux, j'hésite longtemps au bord du trottoir avant de contourner très lentement une voiture gênante. Ils mettent la matinée à regagner leur deux-pièces sombre au quatrième et encore heureux s'ils claquent d'une crise cardiaque entre deux étages. C'est horrible. Je ne m'y habitue pas.

Ça me soulagerait d'avoir, planqué quelque part, un petit cocktail de pilules qui m'endormiraient pour de bon le jour où je serai vraiment fatiguée. Après tout, les espions en mission impossible, on leur coince bien une ampoule de poison dans une molaire. D'avance, je ferme la porte au nez de ceux que ça choque. C'est ma vie. C'est ma mort. C'est mon corps. C'est déjà assez dur de devoir crever.

Mais quelles pilules ? Et comment se les procurer ? Et combien faut-il en avaler pour être sûr de se réveiller mort ? Et ça fait mal au ventre ? Ça fait vomir ? J'aimerais m'endormir bien tranquille et euphorique, avec un sourire d'opiomane. Y a certainement des trucs qui font

cet effet-là. Les médecins les connaissent. Pourquoi les gardent-ils pour eux ?

Cela dit, personne vous empêche de vous jeter par la fenêtre ou dans la Seine, encore du boulot pour les pompiers et pas trois lignes dans les journaux. Et encore, faut être sûr de pas se rater. Comme cet homme de cinquante-six ans qui s'est pendu l'autre jour, début août, dans le Sentier désert. Pour s'empêcher de gigoter, il s'est cadenassé les poignets derrière le dos. Comme ce paysan, dans ma jeunesse, ça m'avait frappée : il avait avalé du poison, il est allé se pendre dans la grange et en lâchant le tabouret, il s'est tiré une balle dans la tête.

« L'incident est clos »

Impossible de connaître le nombre exact de suicides en France. Les certificats de décès ne mentionnent pas toujours précisément la cause de la mort. Les familles ont tendance à dissimuler les suicides en morts naturelles — dans le cas de grands malades — ou en accidents — dans le cas de jeunes enfants. Les tentatives, elles, ne se comptent pas. L'Organisation mondiale de la Santé parle de dix tentatives pour un suicide « réussi ».

Impossible donc de connaître, parmi ces suicides réussis, le nombre de ceux qui ne sont que des « appels à l'aide » ratés et, de même, combien de ratages sont des réanimations forcées.

Des milliers chaque année ont mal à crever et personne ne pourrait les forcer à vivre. Il faudrait savoir être paisible devant de si nombreux et déchirants désespoirs, comme les bénévoles de

S.O.S. Amitié, qui ont le courage et la bonté d'écouter jusqu'à la mort certains suicidants solitaires. Il faudrait savoir être tendre, mais sans pitié, ne pas comprendre, mais admettre. Que tout se passe bien, le mieux possible.

C'est tout le propos d'un livre qui fait scandale : « Suicide mode d'emploi » (2). Paru ce printemps, il est en quelques mois devenu un best-seller (40 000 exemplaires vendus) et des traductions sont prévues pour l'Allemagne, l'Espagne, le Québec, les Etats-Unis, le Brésil. Un tel livre aurait pu s'en tenir à un propos historique et militant relativement subversif comme l'est face à l'Etat toute tentative de garder la liberté de son corps et de ses actes, rappeler les débats qui agiteront à ce propos la gauche au début du siècle, reproduire le premier guide du suicide, un article paru en 1901 dans « la Critique » intitulé « Technique du suicide », écrit par Paul Robin, un anarchiste de soixante-quatre ans, citer « l'Invitation aux suicides », de Soupault, applaudir René Crevel — « se suicide ceux-là qui n'ont point la quasi universelle lâcheté de lutter contre certaine sensation d'âme si intense qu'il la faut bien prendre jusqu'à nouvel ordre pour une sensation de vérité » — et admirer la déchirante densité du dernier billet de Maïakovski : « L'incident est clos. » (Autre version : « Ne tirez pas, camarades. » La première est nettement plus esthétique.)

Les auteurs auraient pu se contenter d'étayer leur argumentation en faveur d'une « mort douce » par des anecdotes célèbres ou anonymes — la plus significative étant celle-ci : Jacques Vaché, le 9 mai 1918, a vingt-deux ans, il est soldat au front, il écrit à André Breton : « J'objecte à être tué en temps de guerre. » Il se suicide le 6 janvier 1919. S'ils s'étaient arrêtés à cela, ils auraient tout au plus provoqué quelques irritations de surface. Mais qu'ils aient voulu aller au bout de leurs convictions en donnant à la fin du livre quelques recettes pratiques, et voilà qu'éclate la polémique qui couvre le bruit des vagues. Voilà qu'une partie de la France attrape la chair de poule devant la vérité crue.

Alerte. La jeunesse en danger va-t-elle se laisser entraîner dans les vertiges de l'autodestruction ? Allons donc. Que le métro s'arrête une heure entre Porte-de-Clignancourt et Porte-d'Orléans un corps écrabouillé entre les roues, ça ne fait crier personne. Mais que l'on retrouve « Suicide mode d'emploi » dans la chambre d'un jeune homme qui s'est donné la mort sans douleur et sans espoir, laissant pour seule explication la page ouverte à la recette utilisée, avoué muet de son irrémédiable et totale envie de mourir, voilà qui stupéfie et scandalise. Où est le scandale ? Qu'autour de lui ni amitié, ni tendresse, ni projet, ni rage, ni plaisir, ni rire n'aient pu lui garder envie de vivre. Aurait-il mieux valu qu'il arrête un train et grimpe aux pylônes électriques, chat écorché, pantin électrocuté, comme cette jeune femme en juin dernier, qu'il avale du poison à taupé ou du désherbant comme cet homme de vingt-sept ans, cette fille de vingt ans en Ardèche en juillet, suicides sans épitaphe simplement rapportés par un lecteur de « Libé » qui passait par là ? Il aurait mieux valu pour eux tous que la vie soit vivante, que la vie soit tentante, fruitée, irrésistible.

« A qui nous reproche d'encourager au suicide nos trop faibles contemporains, disent les auteurs Guillon et Le Bonniec, nous répliquons que cette société est une société d'encouragement au suicide, qu'elle pratique la dilapidation froide des ressources du peuple. » Achevés, l'amour, l'aventure, le risque, l'émotion. Comment avez-vous aimé la dernière fois ? Quels

(1) « Le Port de la magouille » (« Série noire »).

(2) Par C. Guillon et Y. Le Bonniec. Ed. Alain Moreau.